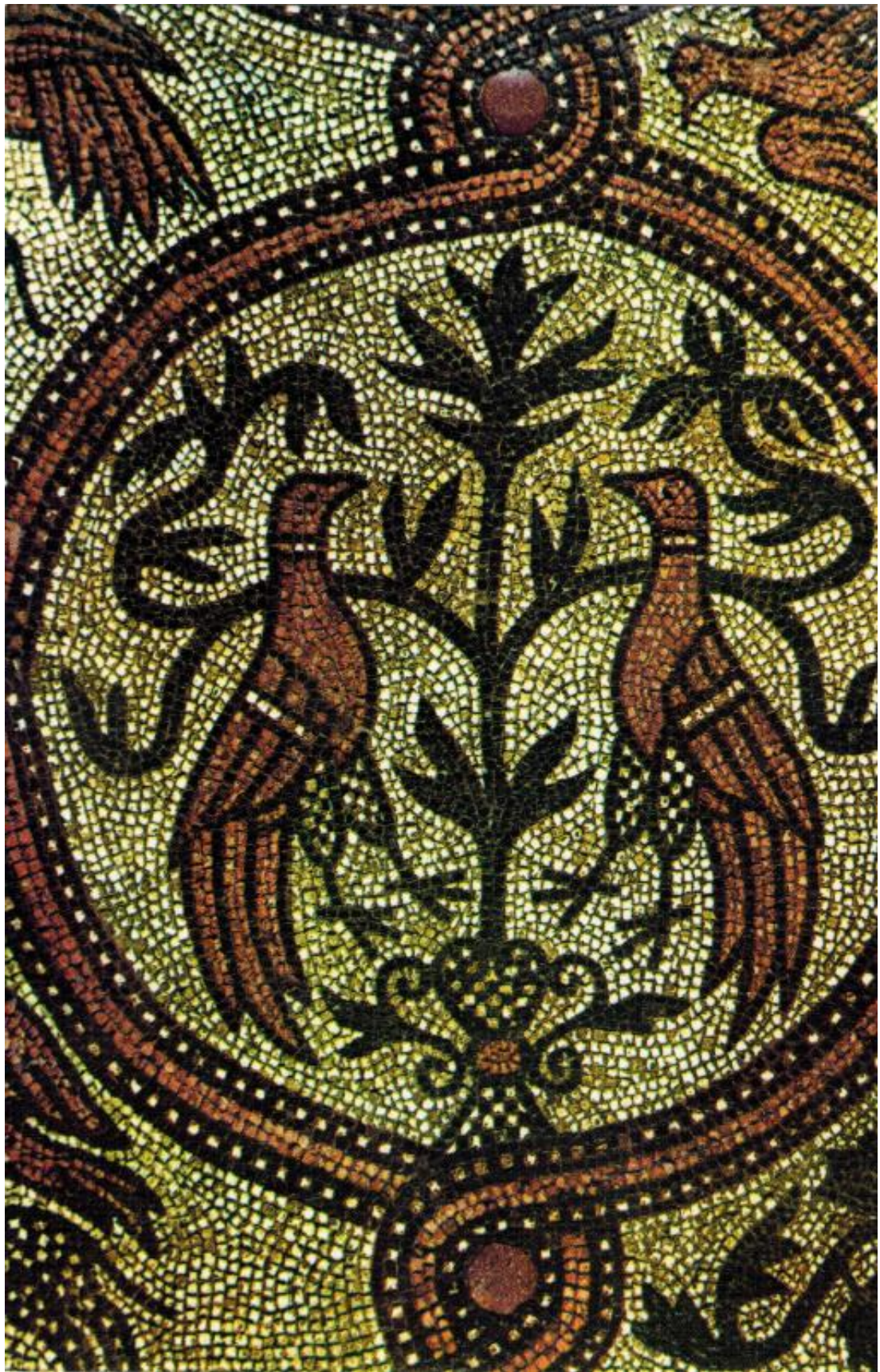






**POÉSIES DU JARDIN  
DU LUXEMBOURG**

*Tome 3*



Pavement à mosaïque XIIe siècle - *Basilique saint Marc*

Wilfrid Sébaoun

**POÉSIES DU JARDIN  
DU LUXEMBOURG**

*Poèmes*

Tome 3

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB  
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-27-0  
© Les Éditions de la reine Mab, 2013

I

« *I wish that he were come to me,  
For he will come, » she said.  
« Have I not prayed in Heaven ? — on earth,  
Lord, Lord, has he not pray'd ?  
Are not two prayers a perfect strength ?  
And shall I feel afraid ?*

[...]

« *There will I ask of Christ the Lord  
Thus much for him and me : —  
Only to live as once on earth  
With Love, — only to be,  
As then awhile, for ever now  
Together, I and he. »*

DANTE GABRIEL ROSSETTI  
The Blessed Damozel





## DÉJÀ DIT BIEN DES FOIS

J'essaie de dire ce qu'il faut,  
Dans des vers sans trop de défauts,  
Pour que tu saches  
(Telle est la tâche  
Que m'a assignée mon destin)  
Que mon âme est la sœur de ton âme,  
Que toutes deux peuvent demain  
Devenir une unique flamme  
Qu'accueillera Dieu dans son sein.  
Il n'y a rien là d'extraordinaire,  
Mais il ne s'agit pas du banal,  
Du fatal  
Désir de plaire ;  
Il s'agit du salut  
Que l'Ange de la Mort annonce aux élus.

Il n'y a qu'une fève  
Dans la galette des Rois,  
Elle est pour toi et pour moi.  
Je rêve, je rêve, je rêve...

## PLUIE D'AUTOMNE

La pluie, le froid, l'automne  
D'un lien qui fit fleurir  
Deux cœurs, et va mourir,  
Quel jardin s'en étonne ?

Pauvre idée qu'exhiber  
Notre mélancolie  
À l'incessante pluie,  
Assis dans un café !

La pluie était si triste  
Qu'on l'eût prise en pitié  
Si l'on n'eût deviné  
Quelque ruse d'artiste.

Nous restions silencieux  
Dans la salle bruyante ;  
Nos obscures attentes,  
Se les disaient nos yeux.

Cœurs masqués ! faux silence !  
Un rêve mis en croix  
Nié de mauvaise foi !  
Clandestine espérance !

L'un et l'autre déçus,

Nos cœurs las de leurs larmes  
Faisaient un tel vacarme  
Qu'ils ne s'écoutaient plus.

D'un côté de la vitre  
Saignaient deux cœurs blessés,  
Et de l'autre côté  
La pluie faisait le pitre.

Mystère du chagrin  
Qui contemple l'abîme  
En lucide victime  
D'un aveugle destin !

Charité d'une pluie  
Offrant à un amour  
Qui se noie le secours  
D'une triste ironie !

## LE DÉSHÉRITÉ ET LA MER

Les infirmités de mon corps  
Et celles de mon âme lasse  
N'auront fait faire la grimace  
Qu'un bien court moment à la mort !

Des fils d'Adam vaste est la gamme,  
Pourtant ! et la mort peut choisir  
Mieux que toutes les autres femmes  
Ce qui convient à ses désirs.

Mon corps est laid, mon âme veule ;  
Je vis, tel Job sur son fumier,  
Comme Dieu et Satan le veulent,  
Mais je ne suis pas résigné.

Je ne confie qu'à des poèmes  
Les rêves d'un cœur mécréant,  
Car aucune femme ne m'aime  
Assez pour m'écouter longtemps !

Mais non ! la mer a la patience  
D'écouter les hommes se plaindre,  
Et ses promesses réconfortent,  
Un peu, leur cœur. – Que promet-elle ?

La cendre blanche de ses vagues,  
L'ornière où les soleils exsangues

Rêvent de nouvelles aurores,  
Des chants de tempête inspirée  
Qui veinent d'oubli la misère  
Du cœur en contant des légendes  
Où des sirènes rédemptrices  
Sauvent des monstres qu'elles aiment,  
Des routes frayées par la lune  
Menant aux rives du mystère  
De l'agonie féconde où l'âme  
D'un déshérité n'est plus seule...

## TÂCHE TERRESTRE

Cette nuit mon âme exige  
D'elle-même quelque chose  
De douloureux qui l'effraie.  
Écrire pour toi, écrire  
Pour t'appeler à mon aide,  
Est mon unique ressource.

Les yeux fermés, je peux voir que loin d'ici,  
Loin de ce désert où se perd mon esprit,  
La Madone étend un voile vapoureux  
Sur les souvenirs des coquelicots bleus ;  
Je peux voir les petits renards roux dormir  
Dans la vigne heureuse, et les raisins mûrir ;  
Je suis sœur Anne et je peux te rassurer :  
Tu n'auras pas en vain prié, espéré.

Mais les yeux ouverts, la tâche  
De ma main droite est ingrate !  
Ne me fais pas de reproches :  
Bien malgré moi, pauvre diable  
Enchaîné à de vieux rêves,  
Malgré mon cœur misérable  
Qui invente sans vergogne  
Faux souvenirs, masques, ruses,  
Malgré ma foi en la beauté  
Des confidences de la mer

Que j'entends dans les coquillages,  
Malgré le zèle de mon cœur  
À s'ouvrir à la gaîté  
Du silence de la neige,  
La berceuse que j'essaie  
De faire pour toi est grise  
Comme la rose des sables.

## LÉGENDE DE L'ÉGLISE DE BLAYE

De grands cierges brûlaient,  
L'âme voyait des plaies  
Qui saignaient, qui saignaient.

L'âme voyait aussi  
Voguer le noir souci  
De Blaye à Tripoli.

Le clocher se taisait  
Mais une ombre hantait  
Le silence parfait.

*Ton âme est envahie  
D'une âpre nostalgie,  
Pécheur, prie ! pécheur, prie !*

*Prie pour tes frères sourds  
Dont le cœur est si lourd,  
Sans amour, sans amour !*

*Demande à la Madone  
Les larmes qu'elle donne  
Aux cœurs qui s'abandonnent.*

*L'Étoile de la Mer  
Secourt les cœurs déserts,*



*Si amers, si amers !*

Dans l'âme du poète<sup>2</sup>  
Criait la voix secrète  
Qui le voulait prophète.

*D'un vieux rêve détruit  
Une espérance fuit  
Dans la nuit, dans la nuit.*

*Amants trois fois damnés  
À jamais séparés,  
Gémissez, gémissiez !*

*Le ciel violent féconde  
Les eaux de la Gironde  
D'une angoisse profonde.*

Mélisande pleurait  
Et Jaufré qu'elle aimait  
Dans ses bras se mourait.

*Un deuil mystique ardent  
A uni pour longtemps  
L'Orient et l'Occident.*

## POUR COMBATTRE UNE MÉFIANCE DOULOUREUSE

N'est-ce qu'un faux soleil, ce berceement  
Qui voudrait ressembler aux lunes lentes  
Où s'aventure une imparfaite attente  
Prompte à être déçue cruellement ?

N'est-ce qu'un étang menteur sans lumière  
Où nul regard ne reconnaît le ciel,  
Offrant aux cœurs un oubli éternel  
De la douleur lot de la terre entière ?

N'a-t-il pas la douceur d'un horizon  
Où vont se réfugier les nostalgies  
Quand le rivage et la mer les défient  
De se nourrir des rêves qu'elles font ?

Crains-tu que si ton cœur s'y abandonne  
Puisse se gâter quelque deuil obscur  
Comme au fond d'un panier un fruit trop mûr,  
Et s'affliger le cœur de la Madone ?

Rassure-toi : la pitié, le chagrin,  
Dont mes poésies toujours se nourrissent  
N'exigent de ton cœur nul sacrifice, —  
Ce berceement, c'est mon cœur qui se plaint.

## GUÉRISON

Je suis près de toi, n'aie plus peur  
Des aubes cruelles et laides  
Qui défigurent tout bonheur.  
Le destin aide ceux qui s'aident,  
Cette aube est l'aube des vraies fleurs.

Ton cœur dessillé va comprendre  
La misère du ciel secret  
Transformé en désert de cendre  
Qui de mon cœur le séparait, —  
Et la vanité des regrets  
Que les rêves déçus engendrent.

D'un désespoir mal déguisé  
Ces heures seront les dernières,  
Et tu baisseras tes paupières  
Pour que s'y posent mes baisers.  
Tu en seras heureuse et fière.

## CRÉPITEMENTS

Il y eut  
Des tempêtes imaginaires  
Qui séduisirent nos cœurs  
Autrefois.

Il y eut aussi des clairs de lune  
Plus venimeux  
Que les pires renoncements.

Il y eut au bord des champs de blé  
Des coquelicots frémissants,  
Plus poignants  
Que les plus tragiques chants des coqs.

Il y eut les S.O.S. d'un vieux soleil,  
Nos cœurs eurent peur  
Sans raison  
Des icebergs aveugles  
Voguant dans le cœur des nuits.

Il y eut des chemins estropiés  
Venant à notre rencontre,  
Et nos cœurs ne savent plus  
S'ils en eurent pitié.

Nos cœurs demandaient comment chercher  
Ann perdue dans Londres,

Et quelle réparation mystique  
Pouvait ouvrir nos ténèbres ;  
Écho d'un rire fielleux  
Nous paraissait toute réponse.

Des nostalgies désordonnées  
Envahirent les confins  
De nos rêves mal défendus,  
Nos cœurs furent tentés  
De s'abandonner à leurs vertiges.  
Il y eut des vœux indociles,  
Nos cœurs se couvrirent de plaies.

À quoi servirait de mentir ?  
Un seul éclair fendit le ciel de pierre,  
Une lumière sanglante  
Inonda l'horizon de nos cœurs.

Plus tard, fracassant l'horizon,  
Un océan s'est dressé devant nous.

Au-delà,  
Les ailes des anges sont noires.

## DEVANT LA MER

La mer est très vieille,  
Dans ses rides ténébreuses,  
Où tant de rêves sommeillent,  
Chaque aube nouvelle creuse  
Un peu plus cet abîme cruel  
Qui des horizons réels  
Barre le chemin aux âmes malheureuses.

Le sable, l'avidé sable  
De mon cœur s'offre à l'écume  
Des vagues d'un rêve inépuisable,  
C'est-à-dire à l'amertume  
De me savoir sans fin hanté,  
Si le sort voulait que tu m'aimes,  
Par ce dérisoire problème :  
« De quelle sorte de pitié  
Son cœur a-t-il été touché ?  
Savait-elle elle-même  
Ce qu'elle voulait partager  
Avec moi sous tous les ciels blêmes ? »

## MINUIT SONNA POUR NOUS

Défiant les oiseaux de malheur,  
Nos secrets ouvrirent leurs ailes  
Et se révélèrent d'un rouge  
Ambigu, de sang et de fleur.

Des éclairs de cendre éblouirent  
La Cassandre qui eût pu voir  
L'envers des plaisirs du moment,  
Et l'écho éclata de rire.

L'étoile rebelle brisa  
Une vitre du labyrinthe  
Où stagnaient des révoltes feintes,  
Et s'engouffra dans notre ciel.

Sur les joues des rêves parjures  
Coulèrent des larmes d'acier,  
Mais sans remords et sans pitié  
L'écho mourut dans la nuit pure.

## CONSUELO

Penser à elle m'oblige  
À douter si ma raison  
Me chante bien la chanson  
Qu'il faut quand mon cœur s'afflige,  
Crie, s'agite, tourne en rond,  
Pour quelque prémonition.

Elle avait cru lire sans peine  
Sur les lèvres du hasard  
La promesse que plus tard  
Elle serait, libre et sereine,  
Un rare jardin clos  
Et l'unique radeau  
Sur la mer qui disloque  
Les vieux rêves baroques  
Qui se fient à ses flots.

C'était compter sans son ignorance  
Des mille écueils cachés dans son sang,  
Des ruses des fleurs au cœur béant,  
Des chemins détournés que Satan  
Suit pour faire croire à la malchance.  
Aucun homme n'est venu  
Lui dire qu'elle était belle  
Et qu'il était convaincu  
Qu'il serait sauvé par elle.



En rêvant sur son balcon,  
Aussi seule que la lune,  
Elle écoute les chansons  
Que fait son cœur sans rancune.

Croyant l'oracle réel  
Et non fruit de sa folie,  
Elle regarde le ciel  
Tourner comme une toupie.

La vie est un opéra,  
Est-ce futile d'attendre  
Le deus ex machina  
Qui délivre les cœurs tendres ?

Dans son manteau rouge et noir,  
Le temps aux cornes dorées  
Se promène tous les soirs  
Devant sa porte fermée.

## HAUTE VALLÉE

L'homme est accoudé sur le parapet.  
Son âme parle au torrent, face à face.

C'est moi, hélas ! cet homme solitaire,  
Je ne crois pas qu'un double aux yeux perçants  
Puisse mieux que moi sonder le mystère  
Que, fascinée, mon âme entend gronder  
Sinistrement dans les yeux de la mort.

C'est un jour ordinaire et le ciel blanc  
Ne cache pas sa vieille indifférence.

Ce que le torrent grommelle est obscur,  
L'âme se veut lucide, et ironise  
Sur l'alliance de l'eau avec l'oubli.  
Les cris des choucas longent un vertige.  
Les cloches du destin restent muettes.  
Je vois que l'homme écoute et n'entend rien.

Le menteur hiver ouvre doucement  
À l'âme un rêve noir tourbillonnant.

Mon double, désolé, contemplant l'eau...  
Mais cet homme, ai-je dit, n'est pas mon double !  
C'est moi, c'est bien moi, qui souffre en silence.

## À L'ABSENTE

Comment ai-je pu jamais croire  
Avec une autre partager  
Cette énigmatique mémoire  
Qui transfigure le passé ?

À une question si amère  
Puis-je répondre simplement  
Quand je sens en moi se défaire  
Mes certitudes du moment ?

Ai-je eu, tenté par un mensonge,  
Hâte de vaincre la douleur  
Originelle qui nous ronge  
Même quand l'amour est en fleur ?

Cette folle tentation plombe  
Le seul ciel qui s'offre à mes yeux.  
M'as-tu oublié ? — La nuit tombe ;  
Rêve et réalité font deux !

## ODILE

Souvent serpentait dans ses yeux,  
Tel un souffle dans les fougères,  
Une berceuse familière,  
Rousse comme ses longs cheveux.

Elle était assez grande fille  
Pour savoir malicieusement  
Broder les rêves d'un amant  
Avec ses fils et son aiguille.

Pour mon madrigal, j'empruntais  
(Cœur qui se noie à tout s'accroche)  
Des torrents, des choucas, des cloches,  
Les stériles sanglots secrets.

La brodeuse à l'oreille fine  
N'entendait pas mon madrigal  
Muet, — mais entendait sans mal  
Mon cœur crier dans ma poitrine.

Ai-je laissé naître un regret  
(Des serpents venimeux le pire) ?  
Elle est partie sans me le dire,  
Et je ne le saurai jamais.

Un vent noir siffle dans les branches  
Des vieux sapins : « Souvenez-vous  
De la brodeuse aux cheveux roux  
Endormie entre quatre planches. »

## AUTOMNE DÉCEVANT

Sévère automne !  
Les feuilles des arbres frissonnent,  
Déjà flammes d'un feu qui s'éteint  
Lentement comme le veut le destin.

Le soleil est pâle, il fait froid.  
Le vent sans mémoire et sans loi  
Fait vaciller l'étrange vie  
De flammes appauvries  
Où notre âme angoissée reconnaît,  
Réduit à son essence,  
Le reflet  
De ce que malgré les apparences  
Elle est.

Mélancolique est le bassin  
Ridé comme une vieille main.  
Longuement, d'une voix un peu hésitante,  
Le jet d'eau commente  
Les avatars, et les détours  
Par des déserts mystiques  
Aux horizons flous, d'immortelles amours. —  
Pour qui ? Pour les canards exotiques ?  
Ah ! comme l'amertume  
De notre âme déplume  
La poésie de ce qu'elle entend

Dans ce jardin d'où le vent  
Sans pitié bannit  
Les brouillards consolants  
Où les chimères font leur nid !

## COMPASSION DU JARDINIER

Pleurez, pleurez, fleurs orphelines,  
La nuit va bientôt s'en aller  
Sans vous avoir rien révélé  
Du rêve qui en vous chemine.

Pleurez comme pleure mon cœur,  
Cette chapelle solitaire  
Où flotte le triste mystère  
D'une sainte privée de fleurs.



## AMOUR TARDIF

Leur rêve n'aura pas le temps de vivre  
Une vraie vie, il n'aura que le temps  
D'agoniser muet comme le givre  
Né d'une nuit glaciale de printemps.

Tant pis ! Avant de partager la joie  
De marcher unis sur l'ultime voie,  
Ils apprendront à ne pas regretter  
Ce qui eût pu être et n'a pas été.

## RENCONTRE À LONDRES UN 11 NOVEMBRE

Dans ses yeux, la rivière chante  
Des berceuses de pâle espoir ;  
Ah ! ne cherche pas à savoir  
Pourquoi, — cherche en toi son attente.

Ne lui demande pas d'où vient  
La tristesse de son sourire, —  
Sa nostalgie n'est pas le pire  
Adversaire de nouveaux liens.

Ses coquelicots sont des flammes,  
La rue grise où elle les vend  
Est moins hostile que le vent  
De deuil qui souffle dans ton âme.

*Ah ! fleurs des rêves disparus  
Dans la bataille de la Somme,  
La mort n'est que la mort, en somme,  
L'enfer, c'est l'amour méconnu !*

Cette rencontre est une aubaine  
Pour ton cœur. — À quoi bon fouiller  
Dans un cœur peut-être blessé ?  
Ne pose pas de questions vaines !

Ne sais-tu pas qu'il est des peines  
Que l'âme taira jusqu'au jour  
Du Jugement, et que l'Amour  
N'a nul besoin d'âmes sereines ?

Rouge est le soleil qui descend  
Au Shéol, et rouge est le sang ;  
Rouge est le manteau de Satan,  
Et rouges sont ces fleurs des champs.

C'est à toi, ô cœur mécréant,  
À toi, que ce prêche s'adresse !  
Ne rends pas, par ta maladresse,  
Stérile un don du Ciel clément,  
Les rouges fleurs d'une promesse !

## UNE ROSE

C'est le destin, ce facétieux artiste,  
Qui nous fit nous trouver, à l'improviste :  
Je lus dans tes yeux, tu lus dans les miens,  
Que nous unissait comme un vœu ancien  
Notre pitié pour une rose triste  
Qui attendait, résignée à son sort  
De fleur coupée, décrépitude et mort  
Dans un salon, à jamais séparée  
De la serre douce où elle était née.

Nous imaginions l'injuste remords  
Que devaient nourrir les flancs de faïence  
Du vase innocent de tant de souffrance.

Mais pour nous la vie allait reflourir :  
Notre quête aveugle allait devenir  
Un évanescent cruel souvenir,  
Et le soleil des grands ciels sans nuages  
Allait cesser de crier dans sa cage.

Pourtant, dans nos cœurs un doute a surgi :  
Si tout ça n'était que jeu de l'esprit ?  
Nous n'avons rien dit, mieux valait se taire.  
À nos cœurs inquiets les ombres austères  
Du vieux salon ont simplement souri.

## AMERTUME DU CRÉPUSCULE

Dans ce monde rien ne ressemble  
Aux rêves que firent nos cœurs ;  
Nous n'aurons pas cherché ensemble  
Les ressorts cachés du malheur.

La lune, masque blanc et lisse,  
A leurré nos rêves, sans fin,  
Et dans nos âmes se flétrissent  
Des attentes nourries en vain.

Que savons-nous ? Bien peu de chose  
De ce que nous voulions savoir !  
Et déjà se ferment les roses,  
Déjà vers nous descend le soir.

Nous avons partagé des rêves,  
Des souffrances, des deuils, l'oubli ;  
Voilà que notre vie s'achève,  
Et rien, hélas, n'a été dit !

## LA VRAIE NATURE DE LA NUIT

Le jour s'éteint, et toi, méfiante,  
Tu crains de voir vers toi venir  
D'âpres visions de l'avenir  
Que la féconde nuit enfante  
Sans fin pour te faire souffrir.

La nuit est-elle aussi hostile  
Que ton âme lasse le croit ?  
Ne sais-tu pas qu'auprès de toi  
Un fantôme veille, tranquille,  
Comme une lampe d'autrefois ?

Ce qu'il faut craindre est la détresse  
Perçue par les âmes trop tard  
Et qui du perfide hasard  
Les aveugles victimes laisse  
Aller au-devant du poignard.

Le rire acide et les grimaces  
Des lunes qui nous ont trompés  
Doivent-ils te faire oublier  
La douceur des nuits qui enlacent  
Les cœurs qui se laissent bercer ?

## EMILY

Elle se voyait, en fermant les yeux,  
Offrant à une neige inconsolée  
Le cœur d'une sœur comme elle exilée,  
Et ce cœur se sentait moins malheureux.

L'ange qui lutte avec la solitude  
Silencieusement redoublait d'ardeur  
Pour secourir les deux nouvelles sœurs,  
Et l'hiver semblait moins sombre et moins rude.

En fermant les yeux, elle se voyait  
Cueillant dans le ciel des étoiles blanches,  
Ou bleues, qu'elle voulait suspendre aux branches  
D'un sapin vivant, dans une forêt.

Quelle surprise, à Noël, pour sa mère  
Adoptive, la lune, au cœur si longtemps  
Désert, hélas, sans mari, sans enfant !  
La nuit s'écrierait : « L'amour peut tout faire ! »

## UN MOMENT DE GRAND SOLEIL

Pris de rêves irrésistibles  
Je forgeais un nouvel amour  
Dans le jardin du Luxembourg,  
Mais doutais qu'il me fût possible  
De laisser mon ombre s'unir  
À une autre ombre sans souffrir.

Enfin une ombre s'est penchée  
Vers mon ombre, réellement !  
C'est l'ombre que j'ai désirée,  
Rêvée, attendue si longtemps !

Ah ! quel tumulte dans mon sang !  
Ton âme est-elle maintenant  
À jamais de moi séparée  
Par l'ombre à mon ombre appuyée ?

Je me suis inquiété à tort  
Pour un lien plus fort que la mort !

Cette ombre qui devait la vie  
Aux rayons d'un soleil nouveau  
Étranger à la tragédie  
D'un bonheur poussé au tombeau,  
Cette ombre innocente un peu dure,



Je l'ai vue plus douce et moins pure  
Lorsque j'ai reconnu le fait  
Qu'en elle ton âme habitait.

## TORRENT TARI

L'été s'achève, et nous voici  
À écouter la nuit gémir, assis,  
Les yeux secs, l'âme inquiète,  
À côté du squelette,  
Ni beau ni laid,  
D'un torrent que la nuit aimait.

Vivant, le torrent creusait  
Une vérité solitaire ;  
Il souffrait, se plaignait ;  
Jamais ne l'écouterent,  
Hélas ! les chimères  
Qui le séparaient de la nuit  
Plus clairvoyante que lui.

Comment retarder l'heure funeste  
Où l'esprit doit accepter le fait amer  
Que plus rien ne reste  
Des certitudes de la chair ?

Je cherche tes yeux, tu esquives  
Mon regard, tristement.  
Que faire pour que survive  
Un peu le rêve d'échapper au reniement,

Soit de la vérité des apparences,  
Soit de toute espérance  
D'endiguer l'œuvre du temps ?

## DONS DE LA MER

Il n'est pas encore trop tard,  
Aiguise un peu mieux ton regard ;  
Faut-il que tes peines ardentes  
Trompent tes yeux ? — Ne vois-tu pas  
Des rêves sortir par les fentes  
De cet horizon morne et plat ?

Que de rêves passent  
De la mer au ciel,  
Purifiés du fiel  
Des âmes trop lasses !

L'horizon est lien  
Fort, auquel se fient  
Le rêve et la vie,  
Nos uniques biens.

Tant de chemins de pitié croisent  
Dans nos âmes d'autres chemins,  
D'aveuglement et de chagrin  
Où des chimères cherchent noise  
Aux promesses de notre sang !  
Le destin ? dieu des charlatans !

Le malheur fait grâce  
Au cœur qui sait voir

Que ne peut déchoir  
Le plomb des rosaces.

Est-ce le soleil,  
Ou la pluie qui change  
Les yeux de l'archange  
En fleurs de sommeil ?

De l'horizon à la demeure  
Accueillante à tout désir flou,  
Les vagues voyagent, – puis meurent.  
Leur lit de sable leur est doux,  
Car elles rêvent comme nous  
De vivre d'éternelles heures.

Toutes les chansons  
De la mer heureuse  
Seront des berceuses.  
Nous les apprendrons.

## SOUVENIR D'UNE PROMENADE

Qui ne souffrait du zèle immodéré  
De ce soleil d'un bien tardif été  
Qui accablait le jardin étonné ?

Nos âmes, de leur fièvre lasses,  
Secrètement demandaient grâce.  
Nous nous promenions en parlant,  
À vrai dire, nonchalamment,  
De l'amour, de la poésie,  
Du rêve, de la nostalgie.

Il y avait dans l'allée des pigeons  
Qui ne faisaient nullement attention  
À nos discours, à notre agitation.

« Je crois, m'as-tu dit, que nous leur faisons  
Un peu peur, ou, du moins, les contrarions. »  
Tu as voulu faire un détour, moi non.

« *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre...* »  
Nous, nous n'étions pas faits pour nous entendre.  
À quoi eût servi de prétendre  
Vivant un espoir fou réduit en cendre ?

## MADRIGAL À L'ANCIENNE MODE

Faire éclore un rêve secret  
N'est pas difficile,  
Ne rien dire d'un amour est  
Beaucoup moins facile.

Ce n'est vraiment pas un bien grand  
Ni bien pur mystère,  
Ce que tu caches avec tant  
De soin pour me plaire.

« La tradition est d'effeuiller  
Une marguerite »,  
Disent tes yeux, jardin et pré  
Qu'un sourire habite.

À mon cœur ne déplaît pas trop  
Ta coquetterie,  
Car de la fleur les derniers mots  
Sont : « à la folie. »

## REGRETS ET ATTENTE

Les sources n'étaient ni secrètes,  
Ni lointaines, — ni mal famées ;  
Nos yeux auraient pu, sans danger, sans peine,  
Trouver leurs yeux ;  
En plongeant nos désirs en elles,  
Nous n'aurions été ni bannis  
Des déserts où les nuits bercent les âmes,  
Ni pétrifiés.

Loin de nos cœurs  
Le rêve déraisonnable  
D'ajouter leurs pleurs aux pleurs  
Des pierres meurtrières !

Loin de notre chair, loin de notre âme,  
Le renoncement !  
Qui sait  
Quelles eaux seront changées,  
Demain, en fleuves d'oubli,  
Sur la face cachée de notre nature ?

Les sources ne sont pas taries.  
Ne voudras-tu pas venir avec moi  
Purifier  
La tristesse de leur silence ?



## À CELLE QUI VIENT EN HIVER

Tu viens de loin. La neige tombe  
Du ciel hostile sur les tombes.  
Je ne parle plus de pitié ni d'amour.  
Peut-être me crois-tu sourd  
Et aveugle comme un vieux chien.  
Il n'en est rien,  
J'entends sonner une à une les heures  
Et je vois que tu pleures.

D'où viens-tu réellement  
De ce pas si hésitant ?  
C'est peut-être sans importance.  
Sait-on qui dit vrai, qui ment ?  
Plus seule que tu ne crois,  
Tu cherches en vain un silence  
Qui pleure avec toi  
De bonne foi.

Sur la terre où la mort travaille  
D'où qu'on vienne, où qu'on aille,  
Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse,  
Au rythme du métronome  
S'efface  
La vie d'un homme !

## DERNIER MATIN

L'heure de partir approchait.  
Le soleil suspendu au vieux crochet  
Pleurait, mais se taisait.

Nous ne savions pas pourquoi  
Nous avons perdu la foi.

Paris n'était plus qu'un désert encombré  
De gens qui marchaient sur des rêves brisés.

Indifférents à notre peine  
Les bateaux-mouches continuaient  
Leurs promenades obscènes.

Seules nos âmes voyaient,  
Les yeux ouverts par leurs plaies,  
Passer en caressant les rides de la Seine  
L'ombre d'un faucon pèlerin,  
Et elles sentaient que leur chagrin  
N'aurait pas de fin.

Ce drame  
Aurait certes pu avoir lieu ailleurs,  
Mais c'était là qu'avait pénétré la lame,  
Là, entre Saint-Julien-le-Pauvre et Notre-Dame,  
Que s'élargissait la tache de malheur.

## II

*Just the place of a Snark ! I have said it thrice:  
What I tell you three times is true.*

LEWIS CARROLL

The Hunting of the Snark

*Where sunless rivers weep  
Their waves into the deep,  
She sleeps in charmed sleep :  
Awake her not.*

CHRISTINA ROSSETTI

Dream-Land



## CHÈRES APPARENCES

Pourquoi faudrait-il que notre esprit triche  
Au jeu de poker avec notre cœur  
Et notre chair, si le destin railleur  
Décide seul de l'avenir en friche ?

Nous ne possédons presque rien, tant pis !  
La nuit vient, mon cœur bat, le tien aussi.  
Rêvons, sans feu, sans lune, sans chandelle,  
Tout est si vain, des choses matérielles !

Une fois calmées les douleurs du corps  
Et bâillonnés les stériles remords,  
Qu'avons-nous d'autre à combattre sans cesse  
Que ce monstre moqueur : notre tristesse ?

Cheminons en rêvant les yeux ouverts,  
Sans pain et sans vin, dans notre désert.  
La lutte avec l'ange est-elle agonie,  
Rêve déchu, que nos âmes renient ?

Nous avons appris, enfants, des chansons  
Mais non à vivre, à souffrir en silence !  
Que sommes-nous de plus qu'ombres qui dansent  
Sur le rideau rouge ? — « Ainsi font, font, font... »

## PRÉLUDE

Amère fatigue et infinie tristesse  
Me poussent vers un vieux fauteuil  
Autour duquel une foule d'ombres se presse  
Pour boire le sang de mes deuils  
Qui n'ont nul besoin du rameau d'or  
Pour visiter bien vivants les jardins de la mort.

Mon cœur s'écoute exiger du silence  
Une réponse à ses folles questions ;  
Le peu d'humour qu'il possède est rance,  
Il le sait et se morfond.

Que peut-elle trouver dans un désert féroce,  
Cette âme qui marche au hasard,  
Sinon elle-même, et peut-être trop tard ?  
J'entends ricaner la fée Carabosse.

Non, non ! il ne faut pas s'abandonner !  
Il faut méditer  
La consolante légende  
De Jaufré Rudel mourant sauvé  
Dans les bras de Mélisande,  
Il faut l'adopter,  
L'interpréter  
Comme un texte sacré, la pétrir.

D'un horizon imaginaire

Fait signe la rose trémière.  
Il faut dépierrer, irriguer, faire fleurir  
L'inquiétant pays des souvenirs.  
Mais dans ma mémoire s'efface  
L'image des sombres ciels  
Où naît la neige de Noël,  
Mon âme est si lasse !

J'ai fermé les yeux pour me créer  
Avec des mots une vie nouvelle  
Moins misérable que celle  
Qui m'a renié.

Dans le monde des vraies apparences  
Je n'ai pu goûter que les fruits  
De la terrible malchance  
D'être ce que je suis !

La nuit  
Va bientôt se fermer sur l'errance  
De mon âme, qui fuit  
Devant ses deuils depuis mon enfance.

Est-ce la peine d'essayer  
D'oublier, – oublier,  
Qu'il y a quelque différence  
Entre la joie et la souffrance,  
Entre le rêve et la réalité ?

## RÊVE ET RÉALITÉ

Elle rêvait sans nullement dormir,  
Elle avait le regard d'une initiée  
De longue date au grand art de souffrir  
Sans reprocher à son âme blessée  
De ne rien entrevoir de l'avenir.

Elle n'était ni jeune ni jolie.  
Dans le monde réel qui l'entourait,  
C'est aux yeux du rêveur qui la cherchait  
Que rayonnait la promesse endormie  
Depuis la Création dans son palais.

Car la beauté — pour un homme ordinaire,  
Promesse de bonheur — est un manteau  
Qui peut parer l'âme d'une mégère,  
Hélas ! L'amour idéal est plutôt  
La découverte et le don d'un mystère.

Même le ciel des aubes pures ment,  
L'erreur est permise aux âmes rêveuses !  
Mais c'était bien la femme au cœur brûlant  
Qui ne cache pas qu'elle est malheureuse  
Et se bâtit des rêves consolants.

C'était bien la femme unique au monde



Prête à n'être qu'un rêve, un coin de ciel,  
Une légende, un conte de Noël,  
L'air d'une sérénade ou d'une ronde,  
Pourvu que l'aime un homme enfin réel.

## DINAH

Bien qu'elle sache que vieillit,  
Comme le corps de toute femme,  
Son corps, demeure de son âme,  
Le temps est son moindre souci.

Très banalement prisonnière,  
Son âme s'imagine reine  
Dans une demeure de chair  
Et se croit maîtresse des clés  
De sa tour et de son jardin.

Cette rêveuse sur qui pèse  
Affreusement la solitude  
Est-elle éprise d'elle-même ?  
Non ! passionnément elle espère  
Qu'une âme un jour viendra s'unir  
À son âme dans la demeure  
Toujours prête à la recevoir.

Pour elle-même lourd mystère  
Croit-elle vraiment que deux âmes  
Puissent pour ne plus se quitter  
Demeurer dans le même sang ?  
Qui sait ? — Et qui sait si la foi  
Des adeptes de la Kabbale  
N'est pas une des voies de Dieu ?

## VEILLÉE GRISE

Le chat ronronnait entre nous.  
À travers nos lentes caresses  
Devinait-il l'âpre tristesse  
De nos cœurs, qui colorait tout ?

Qu'aurions-nous pu dire des rêves  
Qui hantaient nos cœurs, à ce chat ?  
N'étions-nous pas honteux et las  
De gaspiller nos vies, si brèves ?

L'un et l'autre nous aurions dû  
Dire les deuils et les folies  
Dont nous avons tissé nos vies !  
Je ne l'ai pas su, toi non plus.

Nous aurions pu faire des rondes,  
Si le cœur nous en avait dit,  
Avec le chat et les souris !  
C'était le meilleur chat du monde !

## VULNÉRABILITÉ DES TÉNÈBRES

Avons-nous quelque raison de croire  
À un monde futur plus réel  
Que le monde où la mère d'Abel  
Contemple son deuil dans notre histoire ?

Le passé est mort, s'il exista  
Hors de nous, avant l'heure présente.  
Rien n'était écrit, nos chimères mentent,  
Nous referons l'aube qui viendra.

De toute nuit les vagues se brisent  
Sur les rives offrant leurs chemins  
Comme autant de lignes de la main  
Aux chagrins d'une rose insoumise.

Le désert noir qu'auront irrigué  
Les sources nues de nos nostalgies,  
L'illusoire durée abolie  
Par l'amour, voilà l'éternité !

## D'UN RÊVE À L'AUTRE

Il a fallu chercher la fleur  
Si rare, qui naît, vit et meurt  
Bien cachée dans quelques fissures  
D'un très vieux mur de pierres dures

La fleur chérie par la raison,  
Le seul sceau qui rende fécond  
Pour longtemps le tragique pacte  
Entre l'âme et la cataracte  
Qui gronde, en deuil de l'infini,  
Dans nos poitrines, sans répit.

Il a fallu sans fiel admettre  
Qu'il était dément d'échanger  
Contre de futiles « peut-être »  
La certitude de chercher  
Dans la souffrance et la détresse  
La fleur des mystiques promesses.

## COMMENCEMENT

La neige paraît prier  
En traversant un Jourdain imaginaire  
Qui coule en silence entre la terre  
Et le ciel qu'elle fuit et ne peut oublier.

*Que la reine d'un jeu de hasard  
Ordonne à un soleil hagard  
De faire périr  
Sous la hache les souvenirs  
De la neige de Noël, qu'importe !  
Ceux-ci restent vivants et réconfortent  
Les cœurs malheureux que la nuit  
Née en eux a séduits.*

Il fait froid,  
Les brebis égarées cherchent un toit.

C'est en vain que la neige espérera trouver  
Dans le sommeil l'oubli de son péché  
Et de sa nostalgie.  
Elle se sera repentie  
Trop tard, trop tard :  
Ni les conquérants ni les exilés  
Ne possèdent l'art  
De ne pas rêver.

## L'AUBE ACCORDÉE

Il fallut nourrir ce mystère  
D'un monde d'ombres et de sang  
Dont le trouble engendre l'oubli.

Il fallut s'offrir aux embruns  
D'une mer, hélas ! appauvrie,  
Dans l'unique jardin des dunes.

Il fallut assainir l'écho  
Que les cris des mouettes voraces  
Avaient obscurci de vertiges.

Il fallut acheter sur pied  
À nos âmes le fruit tardif  
De ténèbres ensemencées.

Il fallut ouvrir bien des rêves  
À une exigeante pitié,  
Et il fallut se montrer digne  
D'un amour plus fort que la mort.

## VÉRITÉ DES APPARENCES

Tout ce que nous voulions aimer  
Dans ce monde qui nous renie  
N'est plus qu'ombres dont l'ironie  
Glace nos cœurs désemparés.

Pourtant je crois que tu existes  
Ici-bas ou dans l'au-delà ;  
Tu crois que pour toi mon cœur bat  
Clandestinement, pâle et triste.

Mais je ne sais sur quels chemins  
Je vais peut-être à ta rencontre ;  
Aucune étoile ne me montre  
La voie où le doute s'éteint.

Ta croyance n'est qu'un squelette,  
Sa chair est séparée de lui  
Par une très profonde nuit ;  
Est-ce en vain que ton cœur s'entête  
À essayer de la combler  
De nouveaux rêves emmêlés  
Et des promesses les plus nettes ?  
« Je ne suis, te dit l'horizon,  
Qu'éternelle séparation » ;  
Cette réponse nous inquiète.



Quel est ton nom ? dans quel pays  
De neige déchue es-tu née,  
Toi que mon cœur croit destinée  
À lui apporter l'humble oubli  
Des larmes stériles semées  
Au fil de nos longues années  
De déraisonnable défi ?

Je ne t'ai jamais entendue,  
Mais je reconnaîtrai ta voix  
Quand le guetteur des aubes nues  
(Mon cœur, dont très sage est la vue),  
Dans un murmure un peu narquois,  
Pourra m'annoncer ta venue.

## CONSOLATION RÉELLE

Ton cœur a bu cette amère tristesse  
Qu'au fond de la coupe un rêve enfui laisse,  
Ne peut-il entendre un peu de sagesse ?

À quoi bon réparer les vieilles plaintes,  
Clouer sur le ciel des lunes repeintes,  
Vanter aux cœurs en deuil les amours feintes ?

À quoi bon baisser de lourdes paupières ?  
— Tant d'ombres mêlées à tant de lumière ?  
C'est ce que la nature a voulu faire !

L'une après l'autre agonisent et meurent  
Les rêveries ni pires ni meilleures  
Que souffrances et joies filles des heures.

## CONFIDENCE D'UN MALADE

À ces noires anémones  
Que tu vois à mon chevet  
Mon cœur confie des secrets  
Que ne devine personne.

Dans cette chambre, ces fleurs  
Sont pour moi des sœurs qui prient  
Afin que mes nostalgies  
Ne tourmentent plus mon cœur.

Et aussi des infirmières  
Qui comprennent mes chagrins,  
Et, lorsque la nuit m'étreint,  
Me caressent les paupières.

Elles ont cette douceur  
Qui dans un cœur brisé laisse  
Vivre l'antique Promesse  
D'un tendre amour rédempteur.

## ÉTÉ DE SOLEIL MAUVAIS

Quel amer défi que cet été  
D'une transparence impitoyable !  
Nulle promesse d'oubli  
Dans les arbres du jardin !  
Des branches vêtues de robes longues  
Psalmodient les strophes disparates  
D'un mélancolique chant  
D'adieu et de deuil sans fin.  
Tu les entends aussi bien que moi,  
Je le vois au vol si lourd,  
Si hésitant, si heurté, des ombres  
Qui traversent le ciel de tes lèvres.

Mais tout n'est pas dit. Regarde en toi,  
Au-delà des deuils sans horizon.

Peut-être vois-tu, au bord de rêves  
Qui charrient vers une nuit secrète  
Des souvenirs ambigus  
Et des renoncements flous,  
Un tournesol bleu hoche la tête.  
Peut-être vois-tu au bord d'un lac  
Où les cœurs peuvent se purifier  
Une anémone te sourire.

Peut-être vois-tu l'été pâlir,

Et doutes-tu si ton âme  
A raison de se rassurer.

Tu vois sûrement l'autre soleil  
Frayer un chemin qui mène  
À la mer où l'âme trouve  
Le fruit de l'alliance avec la chair.

## RÊVERIE BLÂMABLE

Sur notre chemin indécis  
Il nous semble entendre des cris  
Luttant contre une neige grise ;  
Nos vagues espoirs s'amenuisent.

Silence, oublié ? même la mort  
Ne promet rien. – Toujours plus fort  
Battent nos cœurs. – Aucune sorte  
De réponse ne vient des mortes !

La nuit va tomber, il fait froid.  
Pèlerins d'hésitante foi,  
Sommes-nous condamnés à boire  
La lie d'une nostalgie noire ?

Nous allons peut-être au-devant  
D'une ombre venue en sifflant  
D'un cercle de l'enfer de Dante  
Pour se moquer de nos attentes.

Nous fuyons des souvenirs flous  
De masques tristes comme nous  
Jetés dans les flammes du doute  
Sans fin, au fil de nos déroutes.

## DEUX FACES DU SILENCE

Tu voulais brûler un désert transparent  
Dont la cendre eût fertilisé l'âme,  
Suspendre un nuage au cœur des femmes,  
Affranchir les nuits de douloureux serments.

Tu imaginais qu'il y aurait des roses  
Sans souvenir du péché d'Adam  
Dans le premier jardin, et qu'à peine écloses  
Elles souriraient en te voyant.

L'aube se tait, révoltée  
Par la triste illusion d'adoucir  
Avec les fleurs que tu veux offrir  
L'amertume des années.

Tu voudrais ne plus sentir ramper  
Dans ton cœur le serpent familier.

Ferme les yeux et oublie  
Le bruit sec du sécateur  
Qui a séparé les fleurs  
De la source de leur vie.

## DEUX IMMENSITÉS

Une seule fenêtre donne  
Sur la nuit de ton noir chagrin ;  
Le givre qui s'y forme feint  
D'offrir aux plaintes monotones  
Omniprésentes dans mes vers  
L'aide d'un enfant de l'hiver.

Griffonner sur le traître givre  
Tes plaintes, mon cœur ? es-tu ivre ?  
Qui d'autre que Dieu les lirait ?  
Le désert n'est-il pas parfait  
Autour de toi ? Quelque fantôme  
Hantant ton chagrin en secret  
Te fait-il espérer le baume  
D'un lien qu'un poème permet ?

Ma chambre est un espace immense  
Où d'errer mes rêves sont las ;  
Toi seul en troubles le silence,  
Ô cœur troublé par l'espérance  
Têtue d'un amour ici-bas  
Grand ouvert sur un au-delà !



## UN 24 DÉCEMBRE À PARIS

Est-ce notre sang qui se plaint  
Dans la tristesse des objets  
Qu'on vend dans les grands magasins  
D'un Paris de plus en plus laid ?  
Ou notre âme qui voit vieillir  
Sans cesse, inexorablement,  
La chair et tous les souvenirs ? —  
Notre âme qui du pur néant  
A ridiculement plus peur  
Que des indicibles tourments  
Des ombres dans l'enfer moqueur ?

Est-ce notre sang qui s'alarme  
Et veine d'aveugle silence  
Le cauchemardesque vacarme  
Qui étouffe musique et danse  
Dans les obscures rêveries  
Enfantées par la nostalgie ?  
Ou notre âme lasse d'entendre,  
Dans un ciel de pierre et de cendre  
Où Paris doit se reconnaître,  
Gronder un continuel « peut-être »,  
Seule réponse aux lancinantes  
Et troubles questions qui la hantent ?

## LA NEF AVEUGLE

Que faisons-nous ici ?  
Ah ! je le sais bien, et tu le sais aussi.

Nous adoptons les flocons clairsemés  
D'une neige de Noël  
Qui doucement tombe du vieux ciel  
Sur nos cœurs qui voudraient se consoler.

Ni toi ni moi n'essayons de croire  
Aux légendes chrétiennes ;  
Nos peines les plus noires  
Elles-mêmes n'ont pu réussir  
À troubler notre raison païenne  
Seule devant l'avenir.

Notre destin est de mourir !  
C'est aussi le destin de tous ceux qui sont là,  
Comme nous, avec Dieu — que les yeux ne voient pas — ;  
C'est aussi le destin de la neige  
Qui tombe sur nos cœurs que rien ne protège  
Qu'eux-mêmes  
Contre une solitude extrême.

La neige tombe à l'extérieur  
De l'église, tandis qu'à l'intérieur  
Le rite se déroule.

Comment se fait-il que mon cœur me dise  
Que tu es là, dans cette église,  
Dans la toute petite foule,  
Toi que mon âme a si souvent vue,  
Et que je ne t'aie pas reconnue ?

## JUSQU'À QUAND ?

Il y aura  
Une berceuse à ciel ouvert  
Aussi abondante en reflets vivants  
Que ces vagues persévérantes  
Qui s'exilent de l'horizon  
Pour vivifier des épaves sans âge.

Il y aura  
Dans un grand bol à secret  
Des aiguilles bleues et des invitations  
Au bal des mouettes rieuses.

Il y aura  
Des promesses multicolores  
Très subtiles qui se changent  
En sources d'oubli accueillant.

Il y aura ce qu'il faut  
Pour nous rendre longtemps propice  
L'arbre de Noël.

## OBJETS DANS LE CIEL

Un nuage ? Oh non ! c'est une ombre  
Arrachée au mur d'un jardin  
Où des serments d'amour sans nombre  
Meurent d'échanger leurs venins.

La lune ? Oh non ! c'est une cloche  
Qui sonne le glas d'un bonheur ;  
Il faut faire encore une encoche  
Au manche du couteau vainqueur.

Le soleil ? Oh non ! c'est un arbre  
Aux branches trempées dans le sang  
D'un crime que même le marbre  
Ne peut raconter déceimment.

## PROMENEUR SOLITAIRE

Il a traversé la vie  
En mendiant aveugle et sourd,  
Et devant la mort envie  
Les pèlerins de l'amour  
Qui dans une extase oublient  
Leurs doutes et leurs détours.

Chimères et solitude  
Qui sans pudeur se dénudent,  
L'ont mené, par des voies rudes,  
Vers les déserts où la nuit,  
Neige noire, vient sans bruit  
Couvrir les rêves détruits.

Son amère nostalgie  
Fait naître en son âme un temps  
Où libre, sans sa folie,  
Il ferait des poésies  
Comme un troubadour d'antan  
Pour la Madone et sa mie.

## DÉFI ET DÉFAÏTE

À mesure que j'écris  
Les paroles de chansons  
Qui font rire et pleurer l'horizon,  
Je vois dans la nuit d'un noir profond,  
– Bien sûr avec les yeux de l'esprit –,  
D'étranges constellations  
Se former et disparaître,  
Comme si quelque espoir hésitait à naître  
Pour mourir  
En ne laissant qu'un incertain souvenir  
Dans les âmes misérables  
Que leur solitude accable.

Des cris s'élèvent dans mon sang,  
Comme dans l'arène au moment  
Où le torero montre, en faisant face  
À la mort, son talent et son audace.

Ah ! vanité des vanités !  
L'art de vivre sans être aimé,  
De rêve et d'espoirs insensés !  
Faut-il en rire ou en pleurer ?

## CONFIDENCE D'UNE POÉTESSE

Tricher contre toute raison  
M'a souvent tentée, je l'avoue,  
Bien qu'apprendre cet art soit long  
Et que ses promesses soient floues.

Tricher ? Fuir l'honneur de souffrir  
Dans ce monde qui tôt révèle  
Aux âmes fières et rebelles  
Que sans pitié est l'avenir.

Tricher ? Mettre plus d'une fève,  
Le Jour des Rois, dans le gâteau,  
Et dire que la vie ne vaut  
Que peu de chose auprès d'un rêve.

Tricher ? Oublier les malheurs  
Sur des chemins que l'on devine  
Par la grâce de la morphine,  
Dans d'imaginaires ailleurs.

Tricher ? Montrer son âme nue  
Seulement aux yeux des statues  
Où l'artiste a su enfermer  
L'infini besoin d'être aimé.



Tricher ? Prétendre voir la main  
Du diable dans toute débâcle  
Du cœur, — et entendre, lointains,  
De Dieu les consolants oracles.

Tricher ? Jongler avec des mots  
Tous les soirs devant le rideau  
Pour amuser les orphelines  
Et les poupées qu'elles câlinent.

Tricher ? Confier des rêves vrais  
À de mystiques anémones  
Et aux lèvres de la Madone,  
Qui savent garder un secret.

## MÉDITATION TROUBLE SUR L'ART DE L'AUTO PORTRAIT

Je sens trop bien qu'en moi seul sont les causes  
De l'opiniâtreté de mes regrets.  
Je ne parviens plus à prêter aux choses  
Une âme inconnue qui me parlerait.

Je dirais mon sang source de mensonge  
S'il essayait de me dire innocent.  
La vérité impitoyable ronge  
Toute idole qui singe un sentiment.

J'écoute : rien ! La nature est muette,  
Ou le malheur a rendu mon cœur sourd. —  
Le malheur d'être né méchant et bête ?  
Ah ! j'exagère et manque trop d'humour.

Qu'est-ce qu'un art abstrait ? Le terme est vague.  
Pour l'art concret est-il plus de raison ? —  
Ah ! comment s'étonner que j'extravague  
Devant une agonie sans rédemption ?

NOUVEAU VIEUX PERSONNAGE  
DE LA *COMMEDIA DELL'ARTE*

Quelles plus sinistres lueurs  
Imaginer que les reproches  
Qui telles les plaintes des cloches  
Percent les ténèbres d'un cœur  
Où mûrit l'heure, déjà proche,  
D'un irréparable malheur ?

Quel écho plus impitoyable  
Aux confidences d'un cœur lourd  
Imaginer qu'un vieil amour  
Trahi, enchaîné, misérable ?  
Quelle voix d'un ciel noir accable  
Plus âprement un cœur coupable  
Qui s'avoue amer sans détours ?

Quel décor plus hérissé d'ombres  
Offrir au cœur comédien né,  
Que lui-même, où il est muré,  
Pour qu'il y puisse improviser  
Des scènes, quel qu'en soit le nombre,  
Où soliloque un mal-aimé ?

AU THÉÂTRE DE GUIGNOL  
DU PARC DES BUTTES-CHAUMONT

Les rideaux du castelet s'ouvrent.  
Les âmes des enfants découvrent  
Cet effet subtil et brutal de l'art  
Du montreur de marionnettes,  
Une scène déserte et nue que bien plus tard  
Elles reconnaîtront dans toutes les fêtes  
Auxquelles mort et amour prennent part.

Paraît le corbeau, ailes écartées  
Comme pour faire voir sa bonne foi,  
Puis vient le renard, sa ruse bien aiguisée.  
L'homélie du corbeau est si ample et si ornée  
Que Maître Renard en reste pantois.

Dans le castelet s'installe un silence  
Profond difficile à interpréter,  
Rien ne remue. Que va-t-il arriver ?  
Palpitent tous les cœurs de l'assistance.  
C'est plus tard qu'ils entendront  
Les notes impures  
Des cordes cachées de la Nature  
Et, Dieu aidant, se révolteront.

Là-bas, en pays d'élection  
De la très sainte Inquisition,  
Vêtu de l'habit de lumière,

Le torero va enfoncer la croix  
Qui peut, qui doit  
Foudroyer son adversaire.  
Des milliers de voix  
Du rite sanglant sont prisonnières.

Ici, aux Buttes-Chaumont,  
L'assistance, bien soulagée,  
Voit Guignol faire son entrée  
En chantant une chanson  
Décidément moins cruelle  
Que la chanson du chat de la Mère Michel.

Les peu sublimes héros  
De cette fable nouvelle,  
Le renard et le corbeau,  
Saluent. – C'est l'heure du goûter,  
Les rideaux vont se refermer.

## MALGRÉ TOUT

Imaginer te revoir  
N'est nullement le délire  
D'un pauvre fou qui fait rire  
Et pleurer sans le vouloir.

Quand je n'aurai plus d'espoir  
Je n'aurai plus rien à dire  
Et je jetterai ma lyre  
Dans les eaux du fleuve noir.

Mon amour est une sorte  
De mystérieux souvenir  
Qui ne voulait pas mourir.  
Tu es loin, très loin, qu'importe !

Que sait-on de l'avenir ?  
Mon amour est une porte  
Par où l'âme d'une morte  
Peut ici-bas revenir.

## DE LOUP À POÈTE

C'est le destin qui dénude  
Cette vérité bonne à crier :  
L'art est doux, la vie est rude,  
À quoi bon gémir, pleurer, prier ?  
La vieille chanson du sablier  
N'a nul besoin d'un prélude !  
« *Oublier, oublier, oublier*  
*La mort et la solitude !* »

## LE VINGT-CINQUIÈME JOUR DU DIXIÈME MOIS

C'est Hanouka, c'est Noël !  
Nous sommes trop vieux pour nos illusions !  
Nous souffrons,  
Nous souffrirons,  
Et nous entrerons  
Dans le silence et la nuit éternels.  
Partageons  
Notre seule consolation :  
Tout sauf l'amour est irréel,  
Même une chanson !



## CHANSON SANS MASQUE

Labyrinthe et nuit ! mémoire boiteuse !  
Je peine à rencontrer les mots qu'il faut  
Pour faire une chanson pas trop menteuse  
Contre la cause inconnue de nos maux.

Vent aveugle, glacial ! La lune tremble  
Toute seule dans l'eau du sombre étang.  
S'il faut souffrir, souffrirons-nous ensemble  
Dans notre enfer jusqu'à la fin des temps ?

Point n'est besoin d'un grand vocabulaire  
Pour confesser qu'il n'est pire tourment,  
Dans l'au-delà comme sur cette terre,  
Que la séparation de deux amants.

De Françoise et Paul tu connais l'histoire.  
Qu'enseigne-t-elle à nos cœurs ? hélas ! rien ! —  
Une chanson ! n'est-ce pas dérisoire ?  
Eh non ! car c'est entre nos cœurs un lien.

## PETITE CHANSON RÉALISTE

De ce que je croyais  
Du temps que tu m'aimais  
Je ne crois plus grand-chose.

Tu m'as ouvert les yeux.  
C'est fou, j'en fais l'aveu,  
De voir la vie en rose.

J'en ai pris mon parti,  
Et pour toi j'ai écrit  
Cette chanson sans glose.

JARDIN TRISTE  
*Chanson sans prétention*

Les statues, bien sûr, seulettes, s'ennuient,  
Le vent solitaire aussi. En revanche,  
Dans ce jardin triste comme la pluie  
Pour les amants c'est tous les jours dimanche :

Le jet d'eau tout bossu, mélancolique  
Bouffon, pleure et rit sous le dais de cendre ;  
Des pigeons jouent dans le kiosque à musique  
À un vieux jeu qu'on peut sans peine apprendre.

## CHANSON POUR L'ABSENTE

La neige est une espiègle fée  
Capricieuse, obstinée,  
Et un tantinet  
Comédienne ! un rien l'amuse :  
Elle refuse  
De partager ses secrets  
Avec mon âme  
Angoissée, qui n'a plus qu'à jeter aux flammes  
L'espérance qu'elle avait  
D'un peu de paix.

Et toi, tu es si loin que mes rêveries  
Errent au hasard  
Par monts et par vaux, bannies  
De la scène où la neige exerce son art.

Deuils, nostalgies !  
Dansez, dansez !  
Quelle magie  
Peut vous chasser  
D'une âme veule  
Et toute seule  
En plein hiver,  
Si de la neige  
Les sortilèges  
Ne sont offerts

Que par caprice,  
Sûrement au petit bonheur,  
Mais sans malice,  
Par une fée au cœur joueur ?

## RIEN DE PLUS QU'UNE CHANSONNETTE

Le silence à peine est troublé, —  
À deux âmes sœurs nostalgiques  
Voici leurs destins révélés :  
Deux passés, avenir unique.

À l'ombre qui les séparait  
Plus aucune ombre ne ressemble.  
Quoi qu'il arrive, désormais,  
Elles seront toujours ensemble.

Sur le rivage familier,  
Horizon flou, soleil oblique,  
Elles vont bientôt oublier  
Leurs errances mélancoliques.

### III

*What is the buzzing in my ears ?  
« Now that I come to die,  
Do I view the world as a vale of tears ? »  
Ah, reverent sir, not I !*

ROBERT BROWNING  
Confessions

*'Tis a stern and startling thing to think  
How often mortality stands on the brink  
Of its grave without any misgiving :  
And yet in this slippery world of strife,  
In the stir of human bustle so rife  
There are daily sounds to tell us that Life  
Is dying and Death is living !*

THOMAS HOOD





## SONNET À L., TURINOISE

Je suis l'homme que ses folies  
Ont fait ce qu'il est : étranger  
Aux joies qu'il ne peut partager  
Avec ses sœurs de nostalgies,

Sœurs de deuils, lointaines, qui prient  
Leur âme de leur pardonner  
Une tristesse aux yeux fermés  
À la lumière de la vie.

Deux cœurs qui se sont reconnus  
Souffrent moins quand ensemble ils pleurent.  
Vous souvenez-vous de ce jour

Où nos cœurs se firent moins lourds  
Au bord du fleuve, quelques heures ?  
Hélas ! ils ne se parlent plus.

## DES POMMES

Il était une fois,  
Dans la cuisine du roi,  
Des pommes gardées pour l'hiver  
Par la reine  
Hélène  
— Longs cheveux blonds, grands yeux pers —,  
Qui voulait avoir pour dessert,  
La fête des Rois venue,  
La plus belle tarte aux pommes  
Que de mémoire d'homme  
On eût jamais vue.

N'étaient-elles pas nées pour plaire,  
Ces pommes qui furent naguère  
Toutes rouges, lisses, brillantes  
Au point de paraître insolentes ?  
Et le jour de l'Épiphanie  
Les voilà ridées, ternies,  
Sans marraine fée,  
Craignant d'être trop peu jolies  
Pour ne pas être dédaignées !

Savants, poètes,  
Trouvez-vous bête  
Cette fable qui enseigne

Que dans ce vieux monde règne,  
Plus que la joie,  
Le jeu de l'oie ?

## CE QUE JE SAIS

Le sombre « Jamais plus ! » résonne,  
Profond comme l'éternité.  
Ton âme a beau interroger  
Le ciel et la terre, personne  
Ne répond pour la rassurer.

Ton âme s'attriste et envie  
Une ombre qui s'est endormie  
Dans le sein d'une douce nuit  
Où se taisent les nostalgies,  
Si vaines, de bonheurs enfuis.

Ton âme cherche une demeure  
Où jamais les rêves ne meurent  
Sans bénir des rêves nouveaux,  
Un ciel où la voix de chaque heure  
Défie l'oracle du Corbeau.

## DÉCEPTION

Une ombre à peine vivante  
Malgré sa ration de sang  
Dans mon âme danse et chante.  
Je l'applaudis follement.

Ah ! lilas d'une espérance  
Douce que berce le vent,  
Le jardin de mon enfance  
Prie, gémit, pleure en rêvant !

Ne te flatte pas, pauvre âme,  
De tromper le vieux serpent,  
Ses yeux injectés de blâme  
Te surveillent constamment !

## RUISSELLEMENT RETROUVÉ

Les limites du possible  
Furent noyées dans la brume  
Dont se nourrissaient les aubes  
Sous les yeux de la fenêtre.

Lorsque les âmes craignirent  
La ruine de chairs muettes  
Une langue fut trouvée  
Pour haranguer de vieux rêves  
Et leur faire voir ouverte  
Une nouvelle carrière.

Les lèvres fendirent l'ombre.  
La preuve était enfin faite  
Que le plomb de la rosace  
Vivait d'une vie réelle.

Les mains de la couturière  
N'étaient plus simples étoiles  
Dardant leurs rayons de fièvre  
Du vieux ciel des nostalgies.

À la rose des ornières  
La fin d'un deuil fut offerte.  
La peur de larmes cachées  
S'effaça de sa mémoire.

## MÉDITATION

Comment croire à l'innocence  
De ma lointaine naissance  
Puisqu'au moment de mourir  
Je ne vois d'autre avenir  
Que solitude éternelle  
Pour mon âme, qui appelle  
Depuis toujours l'âme sœur,  
En vain, sous un ciel moqueur ?

## DU CHUCHOTEMENT AU SILENCE

Voici encore une banale histoire,  
Dure comme la vérité,  
D'amants que l'éternelle étoile noire  
De ses vieux rayons a blessés.

Le hasard n'a pas d'entrailles, —  
Ils furent tôt séparés.  
D'une nostalgie sans faille  
L'un et l'autre prisonniers,  
Ils se crurent destinés  
Aux lointaines retrouvailles,  
Et vieillirent résignés.

Ils se cherchèrent en rêve  
Toute leur vie, s'appelant  
Par les noms bibliques d'Ève  
Aux flancs féconds, et d'Adam.

Eaux, roseaux, tombes noyées,  
Des âmes nues pâles cris  
Chair et sang de nuits souillées,  
Leur proposèrent l'oubli.

Se souvinrent-ils du fleuve  
Qui berça l'enfant promis  
À un destin lourd de preuves



De la force de l'esprit ?

Ardemment ils se cherchèrent,  
Mais en rêve seulement ;  
Leur aventure eut l'amère  
Fin des poursuites du vent.

Au fil d'années douloureuses  
Ils crurent voir s'approcher,  
Par une voie tortueuse,  
Rédemption, joie, liberté.

Ils furent toujours fidèles  
À l'éloquente illusion,  
Non à l'austère raison,  
Que la philosophie appelle  
La Madone aux yeux profonds.  
Ils ne crurent pas en elle !  
Et, bannis des joies réelles,  
Moururent dans leur prison.

## QUELQUES TÂCHES

Découvrir en nous l'océan brumeux  
Où les vieux soleils vont noyer leurs peines ;  
Transmuer les pleurs en eau des fontaines  
Où se purifient les cœurs malchanceux ;

Féconder nos deuils et nos nostalgies  
Qui, reconnaissons-le, nous sont si chers ;  
Aux plaies de notre âme et de notre chair  
Puiser l'eau qui guérit de la folie ;

Prendre à leur jeu Colombine et Pierrot  
Et les unir d'un lien que rien ne brise ;  
Faire danser sur les eaux de Venise  
L'ombre de la camarade en domino.

## LA CHAMBRE

Les vagues d'une nuit tricheuse  
Viennent mourir sur le miroir ;  
Rivaux des yeux de la dormeuse,  
Se morfondent des œillets noirs.

Quel troublant, quel poignant mystère  
Qu'un violent orage enchaîné !  
Comme l'espérance est amère  
Et dure l'aube au mal-aimé !

## ÉPREUVES

Tu t'alarmes de rêves flous,  
Mais — l'incorruptible nature  
Solennellement nous le jure —  
Le néant ne sait rien de nous !

Est-ce qu'une angoisse nouvelle  
Dont ton sang ne peut se moquer  
Est venue dans la nuit frôler  
Ton cœur d'incrédule rebelle ?

Crains-tu de ne pouvoir clouer  
Aux branches de ton lit les ailes  
D'une solitude cruelle,  
Sphinge prête à te dévorer ?

Sois fidèle à ton cœur et laisse  
Se dissiper dans le néant  
Les bûchers et les reniements  
Préparés par d'âpres tristesses.

Pourras-tu suivre assez longtemps  
Le soleil sanglant qui fait signe  
De le suivre, à qui s'en croit digne,  
Même s'il le faut en boitant ?

La mer murmure à ceux qui osent

Braver les décrets du destin  
Qu'au bout d'un terrifiant chemin  
Ils trouveront l'apothéose.

## L'EXPÉRIENCE

Je regarde droit devant moi  
Dans le noir. J'ai fermé les yeux.  
Je vois des choses d'autrefois  
Mortes sans m'avoir dit adieu.

Les masques de toutes ces choses  
Flottent sur l'eau des souvenirs ;  
Sans pitié leurs paupières closes  
Me rappellent qu'il faut mourir.

Ma détresse met sur les lèvres  
De ces masques des mots brûlants  
Que ma nostalgie qu'ils enfièvent  
Comme dans un rêve comprend :

« Tu pouvais jouer sur la terre,  
Comédien de maigre talent,  
Bien d'autres rôles que de faire  
Le martyr de ton propre sang. »

Je vois dans une étendue sombre  
L'hirondelle aveugle happer  
Des fils et des filles sans nombre  
Du printemps par elle annoncé.

L'encre d'une seiche jetée

Dans mon âme dès ma naissance,  
Est-ce là de ma destinée  
L'origine et la quintessence ?

Je me révolte, j'ai trop peur  
De découvrir d'autres horreurs,  
J'ouvre les yeux : je veux voir clair  
Dans les replis de cet enfer.

Fille et mère de la nature  
Se confirme mon âme impure :  
Nul défi, nulle trahison, —  
Tout était vrai de la vision !

## DERNIER CHEMIN

La plupart des pécheurs qui marchaient  
Sur le chemin de l'enfer voyaient,  
Tirant sur sa chaîne, un vieux nuage  
Balafre d'un grand rire d'oiseau.  
Seuls les amants trahis soupçonnaient  
Qu'il y avait sous ces apparences  
Le châtement d'un rêve déchu.

Peut-être eût-il mieux valu  
Ne rien savoir, ne rien comprendre.  
Il fallait s'aventurer  
Dans des forêts grimaçantes,  
Dans des déserts grouillants d'ombres,  
Sans espérer rencontrer un guide,  
Et avec pour tout viatique  
Les vagues serments d'un cœur brisé.

Y aurait-il au bord du chemin  
Une pécheresse aveugle  
Tendant ses bras rédempteurs  
Vers un pécheur ayant le pouvoir  
De la guérir, de la racheter ?



## SOLITUDE

Dans la main stagne une plainte  
Qui ne trouve aucune étreinte  
Par où s'écouler  
Dans une main prête à consoler.

Sur les yeux pèse  
Le reflet d'un courroux que rien n'apaise  
D'un ciel de feu noir et de rouge folie  
Où ont été abolies  
Toutes les libertés des nostalgies.

Perfide nudité du sang !  
Par moments,  
Un tentacule glacé frôle  
La nuque ou l'épaule,  
Ostensiblement.  
Peu importe la présence  
Ou l'absence  
D'un vêtement !  
Le vorace reniement,  
Du fond de son gouffre,  
Tente l'âme qui souffre.

## DE QUOI EST-IL VRAIMENT COUPABLE ?

Je n'ai pas rêvé, tout est vrai,  
Voici le couteau à cran d'arrêt,  
Sur la neige veuve,  
Ouvert.

Ce n'est pas une preuve  
Que j'aie souffert ?  
L'objection n'est pas neuve !

Le temps joue  
Contre moi, j'avoue  
Que j'étais ce que j'étais  
Et que je le savais.

Je vois bien que les miroirs m'accablent  
Et que l'amour me fuit.  
J'avoue que je suis ce que je suis,  
En fin de compte un pauvre diable,  
Un schlemihl  
Voué à l'exil.

Le ciel de mon âme est blême,  
Aime-moi quand même !

## RUE DE LA REINE BLANCHE

Tu es fatigué,  
Ton âme traîne  
Son imaginaire chaîne.  
Dans ce quartier  
Il fait un peu froid (c'est habituel  
À Noël).  
Mais rien ni personne sous le ciel  
Ne t'empêche de mendier.  
Dans n'importe quel coin de la ville,  
Ici ou ailleurs, c'est facile :  
Tendre la main et murmurer :  
« Ayez pitié. »

Tu vois marcher  
Un vieux chien abandonné,  
Renié.  
Il a l'air de chercher  
Quelque chose à manger.  
Tu hoches la tête, apitoyé,  
En pensant à la dernière Cène.  
Personne n'a pris la peine  
De le noyer.

## EN PASSANT PAR LA LORRAINE

Ce qu'il reste de leur vie  
N'est guère plus qu'agonie.  
Leurs âmes, défiant le temps,  
Dans un deuil sans fin se vautrent  
Et pourraient être, pourtant,  
Consolées l'une par l'autre  
En s'aimant plus simplement !

Si leurs âmes ne s'allient  
Contre leurs tristes folies,  
Bientôt, dans la nuit sans fond  
Sera noyé l'horizon,  
Et les cloches sonneront  
L'heure de la damnation.

Démoniaque nostalgie  
Qui leurre l'âme et la lie  
À une ombre qui lui ment !

Est-ce en vain qu'à l'occident  
Pleure et prie la mer lointaine  
Pour deux âmes dans la peine  
Que sépare un faux serment ?

L'amour seul est leur patrie  
Et leurs cœurs l'auront trahie

Si Dieu ne peut les guider  
Sur ses mystérieux sentiers !

La fin de leur vie est proche,  
Déjà s'apprêtent les cloches.  
Jugés, iront-ils brûler  
Sur un éternel bûcher ?

## LA TEMPÊTE

Un cœur a cru voir du fond de sa peine,  
L'âme de Caliban, l'âme d'Ariel,  
Gagnant par deux chemins le même ciel.  
N'était-ce que rêve, espérance vaine ?

Les étoiles sont nues, pourquoi la nuit  
Déferle-t-elle avec tant de violence  
Sur un cœur brisé ? pourquoi cette immense  
Fureur ? pourquoi cet effroyable bruit ?

Ses regrets, ses remords, sont-ils stériles ?  
Ce cœur brisé laboure-t-il en vain ?  
Les pleurs qui font renaître un vieux jardin  
Auront-ils coulé en vain dans cette île ?

Dieu peut-il oublier de pardonner  
À un cœur brisé, même si ses fautes  
Contre l'amour sont de celles qui ôtent  
L'espoir d'accueillir la sérénité ?

## AUBE

Qu'est-ce que ce fantôme en robe claire,  
Si pâle et si austère ?  
Signe que vient le temps de se taire ?

Non ! Seulement,  
Dans ce monde décevant,  
La fille d'un profond silence  
De la nuit, et de l'innocence  
Des taches de sang sur les pierres,  
Une ombre exsangue, et contre laquelle  
Toute autre ombre qu'elle  
Se briserait, comme un tocsin pervers  
S'annihile à prétendre qu'amer  
Est le fruit d'une bonne nouvelle.

## ORACLE INTIME

Comment pourrais-je sans rire  
— D'un rire amer, cela va sans dire —  
Te prédire  
Un avenir de durable oubli,  
Âme aux lamentables cris  
Dont un sang impur est le logis ?  
Dis-le-moi, âme si lente  
À chasser les folies qui te tentent,  
Même à l'heure où le plus douloureux  
Est en toi le silence de Dieu.



## DERNIÈRES PAROLES

Maintenant que je vais mourir  
Sans avoir cessé de souffrir,  
Dès la maternelle poussière,  
De la première à la dernière  
Des heures de ma triste vie,  
Du fond de ma poitrine crie  
La voix des vaines nostalgies  
Vers un Dieu tout imaginaire :  
« Ne vas-tu pas enfin te taire,  
Faux rossignol, pervers souffleur des prophètes,  
Cynique menteur, trouble-fête  
Qui n'existes que dans ma tête ? »

L'immortalité n'est qu'un mot,  
La mort seule est réelle et sûre.  
Mais la solitude qui mure  
L'espoir est le plus grand des maux.  
Tant pis si ma raison me blâme  
De chercher le feu dans la cendre,  
Je ne peux m'empêcher d'attendre  
Celle qui sauvera mon âme !

## JALONS

— Plus rien, ou presque, n'existe  
Des nuits infiniment tristes  
Où l'on entendait souvent des trains  
Siffler dans un mystérieux lointain.  
Comment se fait-il que nos âmes s'apprêtent  
Sincèrement à gémir  
En scrutant leurs souvenirs ?  
Pourquoi, cette nuit, sont-elles si inquiètes ?

— N'avons-nous pas appris au fil des années  
Que nos vraies nostalgies œuvrent déguisées ?

Ne vois-tu pas dressée devant nous  
La réalité avec ses clous,  
L'âpre réalité toute nue  
Annonçant de la mort la venue ?

## LES GISANTS

Pourquoi prêterais-je à ma tristesse  
Un semblant d'existence étrangère ?  
Nous ne faisons qu'un, je le confesse,  
Comme ces deux gisants et la pierre,  
Comme l'âme et le corps qui l'opprime,  
Comme l'amour et la peine amère,  
Comme la vie et la mort ogresse,  
Comme Dieu et la nature entière.

## LES DENTS DE LA NUIT

Minuit ! La mort nous rappelle,  
Voix de fer et de velours,  
Que le temps qui reste est court.  
Ne nous occupons pas d'elle,  
Faisons semblant d'être sourds,  
Ne trahissons pas l'amour,  
Source d'une vie nouvelle.

Minuit ! La tristesse vient,  
Fidèle comme un vieux chien,  
Faire son nid dans nos âmes ;  
C'est le phénix renaissant des flammes,  
Notre raison n'y peut rien !

Minuit ! La lutte de Jacob avec l'ange  
Fait honte à nos cœurs  
Effrayés par des ombres étranges  
Qui dans les miroirs se changent  
En nous ouvrant nos bras au malheur.  
Efforçons-nous de revoir  
Dans nos âmes s'ouvrir les serments  
De nos araignées du soir !

Minuit ! La promesse des horloges  
N'est plus que cendre où nos âmes logent  
Un mélancolique adieu

De l'au-delà aux âmes de feu.  
Que sommes-nous pour ne plus rien croire  
Des promesses qu'au long de l'histoire  
Les hommes ont entendu  
Dieu graver dans la mémoire  
De leur cœur malheureux et nu ?

## MEMENTO MORI

Job, au comble de la misère,  
S'est souvenu que l'avenir  
Promis à l'homme est de souffrir  
Dès qu'il sort du sein de sa mère.

Tends l'oreille : une faible voix  
Au fond de ton âme murmure :  
« Il n'est pas de malheur qui dure  
Plus que la vie, console-toi,

Un jour sera le dernier jour,  
Une heure sera la dernière,  
Tu épouseras la poussière,  
Ton premier et dernier amour. »

## DESTIN

Le royaume de Proserpine  
N'est qu'un mythe, — et nous vieillissons.  
Même si nos cœurs se devinent,  
En marionnettes nous ferons,  
Moi, l'orphelin, toi, l'orpheline,  
Sur la scène où sans rémission  
Condamnée notre vie décline,  
Un tour, et nous nous en irons.

## RENCONTRE AVEC LA MORT

J'ai essayé avec les yeux de l'âme  
De voir l'au-delà du regard troublant  
De l'Inconnue charitable ou infâme  
Prête à nous accueillir à tout moment.

M'a-t-elle laissé voir son vrai visage ?  
M'a-t-elle montré un masque ingénieux  
Propre à surprendre et séduire les yeux ?  
Franchir son seuil avant qu'en vienne l'âge,  
Pour satisfaire une excessive rage  
De tout savoir, aurait-ce été bien sage ?

Je suis inquiet aujourd'hui quand je pense  
Au danger des rencontres annoncées,  
Rencontres arrangées par la souffrance,  
Entremetteuse éloquente et zélée,  
Car je n'ai plus confiance en la raison :  
L'Inconnue, hélas ! souvent la corrompt !



## UN FOU

Il est tout seul à sa fenêtre.  
Il voit poindre dans un lointain  
Imaginaire un lendemain  
Du Jugement criant : « Peut-être ! »

Son corps et son âme sont laids.  
Être aimé, depuis que sa mère  
Est morte, n'est qu'une chimère  
Ici-bas, et son cœur le sait.

« Ta solitude est sans remède,  
Bouffon, il faut te résigner »,  
Crie, dans son cœur de révolté,  
Une voix à laquelle il cède.

Il ferme la fenêtre et va  
Seul dans son lit s'ouvrir les veines  
Et mettre ainsi fin à sa peine  
De vieux bouffon qu'on n'aime pas.

## MÉDITATION NOCTURNE

Tu te regardes dans la nuit,  
Ce miroir sans défaut te révèle,  
Puisque tu le veux, l'âme réelle  
Qu'il a devant lui.

Aussi laid que l'ignorance,  
Aussi méchant que la laideur,  
Tu n'avais pas la moindre chance  
De plaire au bonheur.

Que pouvait être ta vie  
Sinon une tragédie ?  
Mais quand le chœur évoquait les griffes  
Du destin tu haussais les épaules !  
Tu as singé Sisyphe,  
Le spectacle n'était pas drôle !

Dans nostalgies et remords  
Ta persévérance s'enlise.  
Un amour-propre retors  
A mené ton cœur faible à sa guise.  
Il serait temps que le brise  
Ton horreur de la mort !

## LES QUATRE ÉLÉMENTS

Dis ce que tu veux,  
Mais si ton âme a peur de ta carcasse,  
Le feu  
Est un moyen plus efficace  
Que la terre ou l'eau  
De la rassurer au plus tôt.  
La terre  
Digère  
Plus ou moins lentement  
Même les ossements.  
Il faut s'y faire.  
L'air n'est pas d'un grand secours,  
Sans les vautours.

## PAROLES DU FIGUIER

L'ombre n'use pas les pierres des murs,  
Et des coucous n'assourdit pas les plaintes  
(Dont nul être ne peut dire à coup sûr  
Si elles sont véritables ou feintes.)

Hypocrite soleil d'un dur printemps,  
Qu'implore en vain un vieux figuier stérile,  
Ne médis pas du long deuil qui l'exile  
D'un rêve clos, — ton désert est si grand !

Dans le ciel de mon cœur naissent et meurent  
Des espoirs chétifs, par la vie reniés,  
Frêles illusions, pitoyables leurres,  
Graines qui ne pourront jamais germer !

Quel autre mal ai-je fait que de naître  
De ce jardin clos, et d'être nourri  
Par lui ? — Aller vers l'éternel oubli  
Dans un autre jardin ? En suis-je maître ?

## SÉDUCTRICE

À mon humble avis, tu as,  
Ma belle, des yeux trop changeants,  
Des pattes beaucoup trop promptes  
À se faire neige vivante,  
Des oreilles trop pointues,  
Pour être une chatte honnête.

Nul reniement ne me tente,  
Et je ne trahirai pas  
Mes pauvres lèvres de malade  
Pour un court moment d'oubli.

## FIN D'UN JOUR ORDINAIRE

Le jardin est vieux et plein de mystères :  
Marelles juste esquissées par des mains  
D'enfants qui deviendront peut-être mères,  
Statues scrutant leur âme et leur destin...  
Le soleil perd tout son sang, sa lumière.

Sans bruit s'enfuit comme un voleur déçu  
Un poème, défi, qui s'effiloche  
Lamentablement, d'un cœur mis à nu.  
Le soleil meurt. Dans le sein d'une cloche  
Mûrit le glas pour un rêve inconnu.

Révolte-toi, résigne-toi, qu'importe !  
Nuit après nuit tourne le même ciel.  
Où que le vent de ton destin t'emporte,  
Il n'y a qu'un seul horizon réel :  
L'oubli, dont un rêve entrouvre une porte.

## D'ICI ET D'AILLEURS

Je vous dirai ce que je vois  
En gloire dans mes souvenirs  
De mendiant caché à qui l'avenir  
S'est longtemps obstiné à mentir,  
Dans le pays de saint François,  
Moi, mécréant de bonne foi :

Un chien sans maître et sans collier,  
Qui ne sait pas implorer pitié,  
Erre par les rues en boitant.  
Il ira mourir dans un fossé,  
Chassé à coups de pied :  
Un vieux chien souffrant,  
N'est-ce pas un chien méchant,  
Dans l'esprit des braves gens ?

Ce n'est pas dans les yeux  
Du destin qu'il faut chercher Dieu !





# POÉSIES DU JARDIN DU LUXEMBOURG

## *Tome 3*

Déjà dit bien des fois	9
Pluie d'automne	10
Le déshérités et la mer	12
Tâche terrestre	14
Légende de l'église de Blaye	16
Pour combattre une méfiance douloureuse	18
Guérison	19
Crépitements	20
Devant la mer	22
Minuit sonna pour nous	23
Consuelo	24
Haute vallée	26
À l'absente	27
Odile	28
Automne décevant	30
Compassion du jardinier	32
Amour tardif	33
Rencontre à Londres un 11 novembre	34
Une rose	36
Amertume du crépuscule	37
La vraie nature de la nuit	38
Emily	39
Un moment de grand soleil	40
Torrent tari	42
Dons de la mer	44
Souvenir d'une promenade	46
Madrigal à l'ancienne mode	47
Regrets et attente	48
À celle qui vient en hiver	49
Dernier matin	50
Chères apparences	53

Prélude	54
Rêve et réalité	56
Dinah	58
Veillée grise	59
Vulnérabilité des ténèbres	60
D'un rêve à l'autre	61
Commencement	62
L'aube accordée	63
Vérité des apparences	64
Consolation réelle	66
Confidence d'un malade	67
Été de soleil mauvais	68
Rêverie blâmable	70
Deux faces du silence	71
Deux immensités	72
Un 24 décembre à Paris	73
La nef aveugle	74
Jusqu'à quand ?	76
Objets dans le ciel	77
Promeneur solitaire	78
Défi et défaite	79
Confidence d'une poétesse	80
Méditation trouble sur l'art de l'autoportrait	82
Nouveau vieux personnage de la <i>commedia delle'arte</i>	83
Au théâtre de Guignol du parc des Buttes-Chaumont	84
Malgré tout	86
De loup à poète	87
Le vingt-cinquième jour du dixième mois	88
Chanson sans masque	89
Petite chanson réaliste	90
Jardin triste	91
Chanson pour l'absente	92
Rien de plus qu'une chansonnette	94
Sonnet à L., turinoise	97

Des pommes	98
Ce que je sais	100
Déception	101
Ruissellement retrouvé	102
Méditation	103
Du chuchotement au silence	104
Quelques tâches	106
La chambre	107
Épreuves	108
L'expérience	110
Dernier chemin	112
Solitude	113
De quoi est-il vraiment coupable ?	114
Rue de la Reine Blanche	115
En passant par la Lorraine	116
La tempête	118
Aube	119
Oracle intime	120
Dernières paroles	121
Jalons	122
Les gisants	123
Les dents de la nuit	124
Memento mori	126
Rencontre avec la mort	128
Un fou	129
Méditation nocturne	130
Les quatre éléments	131
Paroles du figuier	132
Séductrice	133
Fin d'un jour ordinaire	134
D'ici et d'ailleurs	135



Ouvrages de poésie du même auteur  
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée  
Six douzaines de triolets  
La mouette et l'horizon  
À mi-côte  
Sinueux automne  
Sillon inachevé  
D'une ondoyante présence  
Les orphelins repentants (3 tomes)  
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)  
301 poèmes brefs  
De flamme et de neige (2 tomes)  
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)  
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 1er trimestre 2013

Imprimé en France